

Michèle Zuntini

Un abécédaire Lacanien

"Le mot qui fait mouche en vous, on peut dire que c'est qu'il rouvre au maximum cette dimension du refoulement originare".

Susciter une énonciation, la vôtre. J'ai construit cet abécédaire autour des mots, aphorismes, formules lacaniennes qui m'ont traversée, inspirée.

Peut-être une façon de répondre sur un mode poétique à la question "Où va la psychanalyse ?"

J'aime bien les Abécédaires, petits livres pour apprendre l'alphabet, les rudiments, les principes d'une connaissance, d'un art, sorte de mode d'emploi ordonné.

Je rêve d'en broder pour que le temps de la lettre j'associe des mots comme alouette, abandon, arythmie, amulette, algorithme etc..

À la lecture du séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » concernant le A, j'ai pensé à

Analystes possédants :

« Précisément des gens dont vous sentez que l'objet du désir ne leur est pas à eux-mêmes inconnu, qu'ils peuvent le désigner très précisément, ce qui inquiète peut-être c'est que la voix du fantasme est chez eux si forte qu'il n'y aurait comme pas d'espoir pour la voix du S(A). Or quand l'Autre est en position de savoir absolu, le sujet peut arriver en S(A) après avoir fait l'expérience de la dépossession totale de la pensée.

Supposons un analyste qui ne soit pas passé par cette dépossession de la pensée et qui entretiendrait avec la théorie psychanalytique des rapports de possédant, comme ceux de l'Avare avec sa cassette.

Ce que perd cet analyste, c'est la dimension de la topologie qu'il y a en lui, c'est-à-dire la dimension du lieu de l'énonciation, la dimension de la présence qui en lui peut répondre « présente », répondre de ce qu'il énonce. »¹

Dans cette question « Où va la psychanalyse ? », je répondrai par une autre question « Où vont les psychanalystes ? ». Enfin certains qui semblent courir à la perte de cette belle invention.

Des analystes qui vous inspireront un jugement éthique de méfiance et qui devraient se souvenir de ce que préconisait Lacan : «

¹ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 8 février 1977 ALI.

Il recommande aux analystes de son auditoire, qu'ils ne se donnent pas d'importance, qu'ils ne se haussent pas du col, qu'ils ne s'efforcent pas d'arriver à sortir des interprétations trop gorgées de sens. »

Des interprétations boursoufflées de leurs intentions personnelles. C'est à cette occasion qu'il leur demande aussi de ne pas faire semblant d'être Lacan et il leur intime cet ordre : « Prenez exemple là-dessus et ne m'imitiez pas ! » « Chacun sait que je suis gai, gamin même, on dit : je m'amuse ! »

Aussi lorsque Noam CHOMSKY lui a proposé une sorte de modèle de science linguistique conforme à l'esprit des équations newtoniennes, Lacan lui a répondu « Je suis poète ».

Alors qu'il s'est servi du mathème comme « ruse poétique », ses élèves, par contre, ont transformé la mathématisation en un projet à prendre à la lettre.

B comme Bévüe : une-bévüe :

« Il n'y a rien de plus difficile à saisir que ce trait de l'une-bévüe. Cette bévüe, c'est ce dont je traduis, l'unbewust, c'est-à-dire l'inconscient. En allemand, ça veut dire inconscient, mais traduit par « l'une-bévüe » ça veut dire tout autre chose, ça veut dire un achoppement, un trébuchement, un glissement de mot à mot. Et c'est de ça qu'il s'agit quand nous nous trompons de clef pour ouvrir une porte et que précisément cette clef n'ouvre pas. »²

² J. Lacan, L'insu que sait..., Leçon du 10 mai 1977 ALI

La notion d'une-bévüe veut dire seulement que l'homme sait plus qu'il ne croit savoir. C'est aussi un tout faux et un tournage en rond de la philosophie. Par ce terme Lacan essaie d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient. Il nous envoie dans de multiples directions qui soutiennent qu'il n'y a pas une vérité, qu'aucune certitude, conviction n'est possible. La vérité c'est qu'il n'y a pas de vérité.

C'est à multiplier sa polyphonie, la sienne, qu'on peut espérer inventer, créer sa propre vision. À propos de vision, une-bévüe ne signifie pas seulement une erreur, même si le lapsus et l'acte manqué sont exactement des erreurs qui font des trous dans le langage ordinaire.

Une bévüe signifie littéralement double vue. Le préfixe « be » signifie deux. Cette double vue permet le regard simultané des contraires et des contradictions. Cette parole englobant la vision des contraires est l'oxymore :

Une lumière sombre
 Une docte ignorance
 Un infini inachevé
 Un silence assourdissant
 Adorer détester
 Un grand petit
 Un feu froid

Avec l'oxymore, nous sommes dans l'impossible. Justement, l'inconscient ne se soutient qu'à se présenter comme impossible. L'oxymore est le langage des poètes et des artistes. Ne choisir ni entre les contraires, ni entre les contradictoires mais les voir en même temps, comme par une double vue : l'unbewust.

C : Coupure

³ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 16 novembre 1976 ALI

« Ce qu'offre à lui d'issue la coupure. »³

Cette phrase m'a marquée ; c'est quand Lacan parle du pneu qui est un tore. Il est retourné, en ce sens que désormais son intérieur est ce qui passe à l'extérieur. Il y a donc eu retournement. La forme est différente, et ça se présente comme une trique. C'est une trique qui n'en reste pas moins un tore. C'est la coupure qui permet ce retournement.

Il est à remarquer qu'en éludant le O, en comprimant le mot torique on obtient trique. Ce procédé peut être bien utile pour traquer ce qui se cache parfois derrière les mots.

(Staferla, sphère, l'un en peluce, varité.)

La mise en valeur comme enveloppement de ce qui est à l'intérieur est quelque chose qui n'est pas sans avoir affaire avec la psychanalyse. C'est le symbolique qui enveloppera totalement l'imaginaire et le réel. Lacan identifie le sujet à la coupure.

Une série de coupures ponctue l'histoire du sujet (naissance, sevrage, apprentissage de la propreté, deuil, épreuves etc..). Ces coupures n'affectent le sujet que parce qu'elles sont signifiantes.

Le signifiant est à la fois unité distinctive (trait unaire) et coupure dans le tissu du langage. Comme trait unaire il se réduit à être différent de tout autre et de lui-même, et donc, à inscrire la différence.

Quand on dit par exemple : « On est comme on est », ou « Jean-Pierre c'est Jean-Pierre », le premier terme complètement identique au deuxième renvoie pourtant à quelque chose de très différent.

D m'a fait choisir Duplicité :

- État de ce qui est double
- Hypocrisie, dissimulation

L'inconscient n'est pas un être mystérieux caché en chacun de nous. Le plus souvent, il se dit sans que nous y prêtions garde. Et il le fait notamment au niveau du « double sens » des mots, au niveau de la polysémie des signifiants.

Par exemple, le mot « sacer » en latin signifie sacré, mais aussi maudit. Deux signifiés opposés manifestés par le même signifiant.

Je cite Lacan : « [...] Je veux dire par là qu'une parole peut être à la fois pleine de sens – elle est pleine de sens parce qu'elle part de cette duplicité ici dessinée – c'est parce que le mot a double sens, qu'il est S2 que le mot sens est plein lui-même. Il n'en reste pas moins que la volonté de sens consiste à éliminer le double sens... »

Michel Arrivé, dans un article très minutieux sur *Lacan gram-*

mairien précise « La parole Lacanienne ne se confond pas, en dépit des premières apparences, avec la parole Saussurienne : c'est qu'elle se dédouble. Les deux objets qui résultent de ce dédoublement sont d'un côté la parole pleine parfois dite parole véridique ou encore vraie parole ou parole fondamentale et d'autre part la parole vide associée au discours courant, disque ourcourant. Parole remplie de signification, univoque, doxale. »⁴

Dès l'interprétation des rêves, Freud nous dit que le contenu latent et le contenu manifeste du rêve, ne sont pas dans un rapport de signe à signification, mais de texte à texte, de texte traduit à texte original, de signe écrit à signe verbal, de hiéroglyphes à alphabet, de rébus à proverbes. C'est une traduction d'une langue dans une autre.

La ruse, l'habileté de la psychanalyse serait de réintroduire le signe inclus par son exclusion. Cet autre signe d'un non-dit singulier, pas d'une signification.

Gilles Deleuze écrivait : « Nous ne cherchons pas en Freud un explorateur de la profondeur humaine et du sens originaire, mais le prodigieux découvreur de la machinerie de l'inconscient par lequel le sens est produit, en fonction du non-sens », et Lacan de reprendre « [...] L'inconscient d'être structuré comme un langage, c'est-à-dire lalangue, qu'il habite, est assujetti à l'équivoque donc chacune se distingue .

« Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissée persister ».

E : Escroquerie

Vol commis par des moyens frauduleux.

« La psychanalyse est peut-être une escroquerie mais ça n'est pas n'importe laquelle. C'est une escroquerie qui tombe juste par rapport à ce qu'est le signifiant.

Et le signifiant il faut quand même bien remarquer qu'il est quelque chose de bien spécial : il a ce qu'on appelle des effets de sens. Et il suffirait que je connote le S2 non pas d'être second dans le temps mais d'avoir un sens double pour que le S1 prenne sa place, et sa place correctement. Il faut quand même dire que le poids de cette duplicité de sens est commun à tout signifiant.

La psychanalyse n'est pas plus une escroquerie que la poésie elle-même, qui se fonde précisément sur cette ambiguïté dont je parle que je qualifie de sens double. »⁵

« Il n'est pas absurde de dire que la psychanalyse peut glisser dans l'escroquerie. Notre pratique est une escroquerie.

Du moins considérée, à partir du moment où nous partons de ce point de fuite (le réel) : bluffer, faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué. C'est quand même ce qu'on appelle d'habitude du chiqué, à savoir ce que James Joyce désignait par ces mots plus ou moins gonflés, d'où nous vient tout le mal ?

⁴ Michel Arrivé, *Lacan grammairien*, Interfaces Psy, 2004

⁵ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 15 mars 1977 ALI

⁶J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 26 février 1977 (Bruxelles) ALI

Du point de vue éthique, c'est intenable, notre profession. C'est bien d'ailleurs pour cela que j'en suis malade parce que j'ai un surmoi comme tout le monde. »⁶

Noam CHOMSKY qui a connu Lacan dans les années soixante-dix a confié qu'il le considérait comme un charlatan conscient de l'être qui se jouait du milieu intellectuel parisien pour voir jusqu'à quel point il pouvait produire de l'absurdité tout en continuant à être pris au sérieux.

On pense à l'art du vendeur : « Il faut faire désirer à quelqu'un un objet donc il n'a aucun besoin pour le pousser à la demander ». Il me semble que ce mot poétique d'escroquerie est plutôt un déplacement de la part de Lacan, un jeu de mots à ne pas prendre à la lettre. Cette escroquerie a été le prétexte à des interprétations sauvages de la part de ses détracteurs.

Leurs arguments très agressifs témoignent que leur énonciation est titillée mais ils préfèrent la dénonciation et le jugement, plutôt que le libre cours de leurs associations pour ce terme qui me semble plutôt bien choisi et un rien provocant.

F : Fiat trou

Ce « Fiat lux » que Lacan a rebaptisé « Fiat trou » a pour propriété de se muer aussitôt chez le sujet, en un trou réel dans le symbolique, créant une interaction entre ses deux modalités de l'être. Ce sujet, ainsi effectue l'acte qui lui permettra de se trouer lui-même (refoulement originaire), pour « sortir du trou », de l'ornière du traumatisme et ainsi « faire son trou ». Ouvrir sur l'inespéré et son espace de nouveau, de liberté et de création.

Avec la psychanalyse, cet inespéré se fait nomination de ce trou, qui divise le sujet entre un faire (fiat) et un non-être (trou) ; nomination que rendent possible et le pouvoir poétique de la métaphore paternelle et l'effacement de ce même nom du père dont le sujet aura su « se passer à condition de s'en servir ».

« Fiat trou, que le trou soit », dit Lacan.

Une autre manière de dire « que soit la parole de l'unbewust ».

La poésie fait trou, il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation. Ce savoir qui ne se sait pas, fait que nous savons tous, nous inventons tous un truc pour combler le trou dans le réel. On invente. On invente ce qu'on peut, bien sûr, fantasme, masochisme, mauvais objet, persécution, bref... ce sont des trouvailles. Il n'y a bien que le trou qui vaille.

L'inconscient se manifeste toujours comme ce qui vacille dans une coupure du sujet, d'où ressurgit une trouvaille, que Freud assimile au désir. Alors la tuché rencontre avec le Réel est aussi rendez-vous avec une trouvaille ou une retrouvaille qui ne peut se dévoiler que dans la coupure, mode d'action du signifiant. Donner accès à quelque chose de caché, que Lacan appelle trouvaille : seul trou qui vaille.

Cette notion de trou qu'il forge avec son nœud borroméen, en nouant le symbolique, l'imaginaire et le réel sans qu'aucune dimension ne prenne plus d'importance que les deux autres.

C'est ce trou qu'il maintiendra jusqu'au bout quand il écrit « élaborer l'inconscient, comme il se fait dans l'analyse, n'est rien qu'y produire ce trou ».

G. Grammaire

« Regardez bien le côté formel, grammatical des choses. »⁷

« Mon dire que l'inconscient est structuré comme un langage n'est pas du champ de la linguistique. L'inconscient habite une langue. La condition de l'inconscient c'est le langage, point de langage, point d'inconscient. »

Creuser cette mine très riche de l'élosion ou de la prononciation exagérée qui change le sens. Contracter ou étirer les mots. Dans le séminaire qui nous occupe, c'est le mot « torique » qui se transforme.

Concernant le savoir, il est nécessaire de s'attacher aux subtilités de la langue. Ceci nous intéresse parce que l'une-bévue est quelque chose qui substitue à ce qui se fonde comme savoir qu'on sait, le principe de savoir qu'on sait sans le savoir.

« Le « le », là, porte sur quelque chose, ce « le » est un pronom dans l'occasion qui porte sur le savoir lui-même, en tant non pas que savoir, mais que fait de savoir.

C'est très important ces nuances comme ça de langue. Ça ne peut pas se dire : ce « y faire » dans toutes les langues. « Savoir y faire », c'est autre chose que de savoir faire. »⁸

Ça veut dire se débrouiller, savoir y faire avec son symptôme, s'en laisser enseigner. Savoir le débrouiller, le manipuler, s'en servir. Le savoir y faire est une manière de jeter des ponts entre le sens et le réel, de façon à obtenir, au travers du semblant, ne serait-ce que quelques bouts de ce réel.

Il n'y a pas d'autre issue à la fin de l'analyse que de savoir y faire avec ce qui reste d'inanalysable. Se débrouiller avec l'incurable. Se servir du symptôme plutôt que de rester toujours l'instrument de son pathos.

« Quand tu auras fini tes devoirs, tu pourras jouer avec la tablette... »

Le futur antérieur est absent d'autres langues, c'est désigner un passé non encore accompli. Freud a bien repéré cette intemporalité de l'inconscient, en posant le sujet de l'inconscient comme marqué d'un présent, déjà passé dans l'anticipation d'un futur, lui-même sous condition d'un passé qui demeure actuel, c'est le fameux « Wo es war, soll ich werden. ».

Lacan écrit : « Le français dit : là où c'était... Usons de la faveur qu'il nous offre d'un imparfait distinct. Là où c'était à l'instant même, là où c'était pour un peu, entre cette extinction qui luit encore et cette

⁷ J. Lacan, Séminaire Livre III : *Les psychoses*, 1955-1956

⁸ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 11 janvier 1977 ALI

éclosion qui achoppe, je peux venir à l'être de disparaître de mon écrit ».

Le futur antérieur, le temps de la promesse, l'imparfait et son ambiguïté, sont à étudier soigneusement. « Un instant plus tard, la bombe éclatait », « Un moment plus tard, le train déraillait », ce qui veut dire justement qu'elle n'éclate pas. L'évènement peut ou non s'être produit.

Tel est le statut du sujet de l'inconscient : « Désamorcé juste avant d'advenir, un peu comme celui qui sujet d'un « aura été », n'aura frôlé l'accès à l'être que pour devenir ce qu'il était déjà. »

« Il n'y subsiste que cet être dont l'avènement ne se saisit qu'à n'être plus. »⁹

⁹ Michel Arrivé, *Lacan grammairien*, Interfaces Psy, 2004

H comme Hérétique

Juste une petite phrase

« La bonne façon d'être hérétique par rapport à l'orthodoxie freudienne est celle qui, d'avoir reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire d'en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif. »¹⁰

Sevrer le symptôme de son sens.

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, 1975-1976

I comme Insu :

La psychanalyse n'est pas une science, c'est une pratique. L'inconscient émerge dans une coupure, il se produit dans des phénomènes d'achoppement, de défaillance, de fêlure. Il n'est pas donné. Il se manifeste dans la surprise : le sujet dépassé s'aperçoit en savoir plus et moins qu'il ne pensait. Mais l'ouverture de l'inconscient s'accompagne de sa fermeture.

Ce qui s'est donné et s'est fait désirer, se dérobe, impossible à saisir. Freud a écrit : « N'interprétez pas ! Taisez-vous, et servez-vous de vos oreilles pour ne pas entendre. » On jugera si ce vœu a été entendu.

L'inconscient ? dit Lacan.

« Je propose de lui donner un corps, parce qu'il est pensable, qu'on pense les choses sans les peser, il y suffit des mots. Les mots font corps. Ça ne veut pas dire qu'on y comprenne quoi que ce soit. C'est ça l'inconscient, on est guidé par des mots auxquels on ne comprend rien. C'est là notre pratique : c'est approcher comment des mots opèrent. »¹¹

¹¹ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 17 mai 1977 ALI

J comme Jactance et Jaspiner :

Jactance : attitude d'une personne qui manifeste avec arrogance ou emphase la haute opinion qu'elle a d'elle-même.

Vanité – Orgueil

« Cet air de jactance par lequel on semble s'exalter en soi et s'applaudir » Sainte Beuve

Parole – Bavardage

Jacter : parler, bavarder, jacasser. « Elle a mis un doigt sur ses lèvres pour me dire de ne pas jacter. »

Jacter > Jacques > Jacquard : métier à tisser.

Lacan parle souvent de tissage quand il parle du langage, son étoffe.

Jacquot : nom familial du perroquet gris cendré et on connaît beaucoup de « jacquots » qui répètent sans les entendre les aphorismes Lacaniens en les sortant de leur contexte et sans bien sûr « n'en rien saisir ».

Jaspiner : caqueter – Du même radical que jaser.

Bavarder – Causer

K comme Klein pas Mélanie mais bouteille de... :

Cet abécédaire va comporter des trous. Certaines lettres ne seront pas honorées. Des inachevés, des failles, des absences, ce travail cahin-caha en comporte beaucoup.

Je dirais que la « faille soit ».

L comme Logique :

Domaine très vaste qui nécessiterait une intervention à lui seul. La logique modale a été inventée par Aristote. L'interprétation qu'en fait Lacan en donne une logique de l'inconscient.

Le nécessaire : ce qui ne cesse pas de s'écrire.

Quand une chose ne peut être autrement qu'elle n'est, nous disons qu'il est nécessaire qu'il en soit ainsi. C'est une relation du sujet au réel qui ne cesse pas. Le symptôme par exemple.

Le possible : ce qui cesse de s'écrire.

La contingence : privilégiée par Lacan, est une modalité à part entière qui ne peut pas être assimilée au possible. C'est ce qui cesse de ne pas s'écrire. C'est peut-être la modalité logique qui indique le mieux le temps du déplacement subjectif à l'œuvre dans la cure. Le symptôme cesse de ne pas s'écrire pour le sujet. La contingence exclut à la fois le nécessaire et l'impossible.

L'impossible : ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Il s'agirait du réel lui-même, cette dimension qui échappe à toute symbolisation. Deux propositions contradictoires ne peuvent être vraies en même temps. Leur présence simultanée dans le réel est invérifiable logiquement.

Concernant la logique du fantasme, c'est la fonction d'obturation du réel.

Le bouchon, l'écran.

Réel qui désigne l'indicible du sujet, ce qui lui est insupportable à rencontrer et qui n'en constitue pas moins ce sur quoi il ne cesse de buter.

Il protège le sujet non seulement contre l'horreur du réel mais

aussi contre les effets de sa division, conséquence de la castration symbolique ; autrement dit, il le protège contre sa radicale dépendance par rapport aux signifiants. Il ne s'agirait pas de l'éradiquer mais de le traverser, d'en faire le tour et de repérer la part prise par le désir de l'Autre concret de l'enfance, dans sa constitution. Ce fantasme, c'est l'objet que le sujet imagine être pour l'Autre, objet imaginaire pris dans le symbolique.

Cette imaginarisation peut être résumée, dite en une phrase. La construction du fantasme dans l'analyse amène à ce savoir : savoir quel objet j'ai voulu être pour l'Autre. Le sujet conduit sa vie en fonction de son fantasme, de sa conduite.

« C'est bien en quoi l'inconscient n'a de corps que de mots »¹²

Ne pas perdre de vue que la psychanalyse n'est pas une logique mais une pratique.

¹² J. Lacan, *L'insu que sait...*, notes sur l'intervention du 26 février 1977 (Bruxelles), ALI

M : Mot d'esprit

Rendre compte de la satisfaction particulière qu'il apporte et plus généralement de son rôle dans la vie psychique.

Histoire juive¹³:

Deux amis se rencontrent à la sortie des thermes :

- As-tu pris un bain ?
- Comment il en manque un ?

La condensation réside dans le double sens du verbe prendre. Mais il y a également déplacement de l'accent :

- As-tu pris un bain ? lui demandait le premier,
- As-tu pris un bain ? feint d'entendre le deuxième.

Si dans le mot d'esprit, le sujet peut enfin prendre la parole, c'est qu'en faisant rire il désarme l'Autre, qui pourrait le critiquer.

Défense ? Résistance ? Jeter les masques ? Pris ainsi, le mot d'esprit donne une des représentations les plus précises de la levée du refoulement.

« On se reconnaît dans le trait d'esprit parce que le trait d'esprit tient à ce que j'ai appelé Lalangue. L'intérêt du trait d'esprit pour l'inconscient est quand même lié à cette chose spécifique qui comporte l'acquisition de lalangue. »¹⁴

« Ce qui se dit à partir de l'inconscient participe de l'équivoque, qui est le principe du mot d'esprit : équivalence de son et de sens, voilà au nom de quoi j'ai cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré comme un langage. »¹⁵

« Le mot qui fait mouche en vous, on peut dire que c'est qu'il rouvre au maximum cette dimension du refoulement originaire. »¹⁶

Comment donc ce refoulement peut-il assumer cette contradiction de maintenir cette béance et en même temps d'être ce qui cesse de ne pas s'écrire ?

« Lacan n'a pas hésité à employer le mot de communion dans la production du mot d'esprit. Ce mode de communion qui se produit en

¹³ Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*

¹⁴ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 16 novembre 1976 ALI

¹⁵ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 11 janvier 1977 ALI

¹⁶ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 8 février 1977 ALI

S(A). On pourrait dire que la barre du sujet et de l'Autre à communier ensemble, porte le sujet dans l'incandescence de ce manque partagé, aux sources même de l'existence, bien au-delà de l'objet, bien au-delà du fantasme.

Le fait même que dans cette voie le sujet renonce au fantasme, le court-circuite, démontre à ce moment-là que ce qui est accentué par lui est la recherche de cette expérience du manque à l'état pur. »¹⁷

¹⁷ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 8 février 1977 ALI

N comme Négation :

« Le Réel tel qu'il apparaît, le Réel dit la vérité mais il ne parle pas. Et il faut parler pour dire quoi que ce soit. Le symbolique, lui, supporté par le signifiant, ne dit que mensonges quand il parle, lui. Et il parle beaucoup ». ¹⁸

¹⁸ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 15 février 1977 ALI

Il s'exprime d'ordinaire par la verneinung... Et ce à quoi se reconnaît typiquement la verneinung, c'est qu'il faut dire une chose fausse pour réussir à faire passer une vérité.

C'est dans la psychanalyse que cette promotion de la verneinung, à savoir du mensonge voulu comme tel pour faire passer une vérité, est exemplaire.

« Je sais ne veut jamais rien dire, et on peut facilement parier que ce qu'on sait est faux. Est faux, mais est soutenu par la conscience, dont la caractéristique est précisément de soutenir de sa consistance ce faux.

C'est au point qu'on peut dire qu'il faut y regarder à deux fois avant d'admettre une évidence, qu'il faut la cribler comme telle, que rien n'est sûr en matière d'évidence – et c'est pour ça que j'ai énoncé qu'il fallait éviter l'évidence, que c'est de l'évidement que l'évidence relève ». ¹⁹

¹⁹ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 15 février 1977 ALI

Ce « je sais », « je suis convaincu », qui est conscience, c'est-à-dire non seulement savoir, mais volonté de ne pas changer. Poursuivant sur ce thème récurrent de la négation Lacan pose la question : « Est-ce qu'on peut dire que la négation soit un signe ? »

Freud énonce : c'est que la négation suppose une bejahung. C'est à partir de quelque chose qui s'énonce comme positif qu'on écrit la négation.

Le signe est à rechercher comme congruence du signe au Réel. Le principe du dire vrai, c'est la négation. Ainsi la négation comme symbole, s'articule au Réel.

O comme Opérer : « Qu'est ce qui dans l'analyse opère ? »

La valeur de la psychanalyse, c'est d'opérer sur le fantasme. Le savoir obtenu à la fin de l'analyse, c'est un savoir obtenu sur le fantasme. Il n'y a pas d'autre entrée pour le sujet dans le réel que le fantasme.

La construction du fantasme consiste en un retournement de la pulsion en fantasme proprement dit. S (barré) \diamond a

Arrivé là, le manque de l'Autre est radical, impossible à combler. Le sujet peut entériner le fait que son propre désir est en cause dans tout ce qui lui arrive et cesse alors d'être l'objet du destin. Son fantôme n'est là que comme écran devant l'insoutenable du réel.

Temps de désêtre où le sujet n'est plus réduit qu'à une simple coupure et l'objet à un rien, à un manque d'objet.

« J'aurais bien pu me réserver à moi tout seul la satisfaction de jouer sur l'inconscient sans en expliquer la farce, sans dire que c'est par ce truc des effets de signifiant qu'on opère. »²⁰

²⁰ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 11 janvier 1977 ALI

« Je suis passé par la linguistique mais je n'y suis pas resté. Je suis encore à interroger la psychanalyse sur la façon dont elle fonctionne. Comment se fait-il qu'elle tienne ? Qu'elle constitue une pratique qui est même quelques fois efficace ?

²¹ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 17 mai 1977 ALI

Naturellement, là, il faut passer quand même, passer par une série d'interrogations. »²¹

P comme Poésie :

J'ai choisi des extraits de *L'écriture poétique chinoise* de François CHENG.²²

²² François Cheng, *L'écriture poétique chinoise*, Éditions Seuil

Dans des poèmes qui impliquent plusieurs personnes, l'ambiguïté due à l'absence de pronoms personnels ne nuit pas toujours à la compréhension, mais ajoute souvent des nuances subtiles.

L'exemple suivant nous montre le poète rendant visite à un moine taoïste, un ermite ; le poème implique un « je » et un « tu » sans que les deux pronoms soient jamais utilisés :

Pour se rendre à l'endroit où demeure l'ermite, îlot entouré de nuages, porte fermée par les herbes folles, le visiteur traverse un paysage sinueux tout habité par la présence de l'Ermite. Le cheminement matériel devient ici un cheminement spirituel.

Lorsqu'enfin, au terme de sa randonnée, en l'absence de l'ermite, il se trouve face à face avec la fleur du ruisseau, il est de fait en pleine présence de l'esprit de l'Ermite et gagné soudain par l'Éveil.

La suppression des indicateurs pronominaux fait que le discours objectif, descriptif, coïncide avec le discours intérieur, qui dans le même temps est un dialogue incessant avec l'autre. C'est au cœur de cette coïncidence qu'on atteint l'état hors de la parole.

*Un chemin/traverser maints endroits
Lichens-mousses/percevoir sabots traces
Nuages blancs/entourant îlot calme
Herbes folles/enfermant porte oisive
Pluie passée/contempler pins couleur
Colline longée/atteindre eau source
Ruisseau fleur/révéler Chan esprit
Face à face/déjà hors parole.*

Ellipse de la préposition, laissant place à des interprétations fort diverses. Le poète a recours soit à l'omission des éléments indiquant le temps, soit à la juxtaposition de temps différents qui rompt la logique linéaire. Il y a donc des chocs, des rapprochements brutaux qui créent des rapports d'action et d'interaction.

« On peut dire d'une certaine façon que la poésie est imaginairement symbolique.

La langue est le fruit d'une maturation, d'un mûrissement de quelque chose qui se cristallise dans l'usage, il reste que la poésie relève d'une violence faite à cet usage et que nous en avons des preuves »²³

Lacan évoque François Cheng et son livre *L'écriture poétique chinoise*.

« Prenez-en de la graine – si vous êtes psychanalystes. Vous verrez que c'est le forçage par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose, autre chose que le sens. Car le sens, c'est ce qui résonne à l'aide du signifiant ; mais ce qui résonne, ça ne va pas loin, c'est plutôt mou. Le sens, ça tamponne. Mais à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique. Les poètes chinois chantonnent, modulent. Il y a un contrepoint tonique, une modulation qui fait que ça se chantonne car de la tonalité à la modulation il y a un glissement.

Que vous soyez inspirés éventuellement par quelque chose de l'ordre poétique, pour intervenir, c'est bien en quoi, je dirais, c'est bien vers quoi il faut vous tourner.

La métaphore et la métonymie n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonctionner d'autre chose. Et cette autre chose dont elles font fonction, c'est bien ce par quoi s'unissent, étroitement le son et le sens. C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique. »²⁴

« Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation et c'est en cela que je n'arrive plus, dans ma technique, à ce qu'elle tienne : je ne suis pas assez pouâte, je ne suis pas pouâte-assez ! »²⁵

Q : Question

Alain Didier Weill prend l'exemple de la musique.

« [...] si donc la musique vous fait de l'effet comme auditeur, tout se passe comme si elle vous apportait une réponse. Cette réponse fait surgir en vous l'antécédent d'une question qui vous habitait en tant qu'Autre, qui vous habitait sans que vous le sachiez. Il y aurait une réponse à une question qui vous habiterait.

Grâce au retournement de la pulsion, les choses s'inversent, c'est-à-dire que la musique devient une question qui m'assigne, en tant que sujet, à répondre moi-même à cette question.

Car c'est l'énonciation du sujet qui est mise en mouvement par les signifiants de l'auteur ; en sorte que ce n'est pas l'interprète qui est

²³ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 15 mars 1977 ALI

²⁴ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 19 avril 1977 ALI

²⁵ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 17 mai 1977 ALI

²⁶ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 8 février 1977 ALI

le passeur du texte, c'est le texte qui est le passeur de l'énonciation du comédien ou du musicien. »²⁶

La Hokhma ou quoibilité :

Un des sens de « hokhma » c'est démangeaison, frottement, pour qu'il y ait sagesse et non seulement idéologie ou bêtise, il faut qu'il y ait confrontation, opposition et non acquiescement passif à tous les discours qui sont offerts, même les plus séduisants. Il faut qu'il y ait dialogue où chacun apporte une parole autre, une pensée autre.

Comme dit magnifiquement « Alain » : « Une pensée, même vraie devient fausse à partir du moment où l'on s'en contente. ».

« [...] Le talmud insiste longuement sur l'importance du questionnement, jusqu'à considérer le non-questionnement comme la faute primordiale. La violence, de manière générale, est le refus de poser encore et encore des questions.

La violence, c'est considérer que nous avons déjà un savoir sur l'autre, le monde.

Dans le « pourquoi » se trouvent en attente le germe de la révolte, le refus d'un laisser-être destinal.

L'homme n'est pas le berger de l'être mais la sentinelle du questionnement, le gardien de la « quoibilité ». [...] ²⁷

²⁷ Marc-Alain Ouaknine, *Introduction au talmud*

R comme Réveil :

« Un discours est toujours endormant quand on ne le comprend pas. Alors il réveille.

Bref le réveil, c'est le Réel, sous sa forme de l'impossible, qui ne s'écrit qu'à force ou par force. »²⁸

²⁸ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 19 avril 1977 ALI

S comme Savoir :

Un signifiant S2 représente un signifiant S1 refoulé et S2 s'y est substitué. C'est du côté du S2 que Lacan situe le savoir.

S2 peut renvoyer à n'importe quel signifiant : il désigne les signifiants disponibles déjà là. Concrètement S2 n'est jamais indéterminé.

L'univers de chacun est tel que les associations sont toujours très singulières et montrent les limites et les contraintes de cet univers.

Chez le sujet parlant S2 désigne ce qui répond à l'initiative d'un S1. Ce qui répond est toujours tributaire d'une articulation que ce soit celle du discours courant ou qu'elle soit portée par une énonciation plus effective. S2 renvoie au réseau des signifiants qui sont venus marquer le réel du corps, et cela de façon distincte pour chacun.

Le savoir n'abrite aucun sujet positif : au contraire puisque le sujet se révèle comme effet de la séparation structurale entre S1 et S2. Il est littéralement divisé de son savoir, et produit de cette division, comme l'indiquent par exemple la surprise du lapsus ou l'étonnement au détour d'un rêve.

La vérité se produit comme énonciation et comme coupure dans ce que répète et inscrit le savoir : c'est en quoi elle sollicite la fonction

de l'interprétation. Remarquer ainsi de ce par quoi le sujet s'éprouve, dans sa propre parole, comme divisé de ce qu'il dit, c'est-à-dire de son savoir.

Le savoir est le prix de la renonciation à la jouissance.

« On ne peut tout de même pas manger son gâteau et le garder », ce que le sujet récupère n'a rien à faire avec la jouissance mais avec sa perte. Le plus-de-jouir est ce qui répond non pas à la jouissance mais à la perte de la jouissance.

Il est de nature de « a » d'être perte.

« a » c'est la mise. La mise quand elle est dans le « jeu », c'est perdu. Ce savoir à découvrir nous le concevons comme ordonné quelque part, déjà en place.

« On est fait » comme dans cette phrase de la Bible : « Les parents ont mangé des raisins verts et les enfants en ont eu les dents agacées. ».

Ou comme le lion de la fable qui est pris dans des rets au sortir de la forêt. On a souvent besoin d'un plus petit que soi, et c'est le rat qui sauve le lion.

Un plus petit (a) que soi, le sujet pris dans les rets du langage, comme le lion, parviendra-t-il à se séparer, s'extraire de ce bain qui le précède et le nourrit ? Ce bain dans lequel il a été jeté ? De cette particularité, en fera-t-il une singularité ?

L'être humain n'est pas le maître du langage, il est du non-parlant qui doit apprendre la langue de ses proches.

Lacan dans une conférence à Nice en 1974 donne une image pour dire pourquoi certains mots vont avoir cette importance : « les mots qui vont frapper le corps sont comme de la limaille de fer, ils sont polarisés par ce qui était déjà là dans les parents du sujet.

Le sujet est marqué par le désir des êtres parlants qui l'ont précédé, ce désir laisse une trace sur le corps où s'enracine l'inconscient. Le symptôme c'est l'inscription au niveau du Réel de l'inconscient, de ce véritable criblage, comme on dit que des projectiles criblent une surface, y font des trous. »

Quant aux impasses où nous coince le savoir, ce n'est pas de savoir ce que l'Autre sait, c'est de savoir ce qu'il veut. Le fameux « Que vuoi ? ».

T comme...

Tissage, Tressage, Tissus, Triskel

U comme...

Ulysse et les sirènes

V comme Voix :

Il y a beaucoup de phrases qu'énoncent Lacan qui m'inspirent.

« [...] La voix du fantasme est, chez certains analystes, si forte

²⁹ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 8 février 1977 ALI

qu'il n'y aurait comme pas d'espoir pour la voix du S(A). »²⁹

³⁰ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 15 février 1977 ALI

« La vérité peut-on dire demande à être dite ? Elle n'a pas de voix pour demander à être dite. Il se peut que personne ne la dise. »³⁰

³¹ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 15 février 1977 ALI

« Le savoir absolu ne parle pas à tout prix. Il se tait s'il veut se taire. »³¹

³² J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 9 avril 1977 ALI

« La voix de la raison est basse mais elle répète toujours la même chose. Elle ne répète les choses qu'à tourner en rond. Pour dire les choses, la raison répète le sinthome. »³²

W comme Witz

Cf Mot d'esprit.

X, l'inconnu, le désir

Cette lettre à elle seule nécessiterait tout un exposé.

Y : Y'a de l'Un

« *Y'a de l'Un*, mais il n'y a rien d'autre. L'Un, je l'ai dit, l'Un dialogue tout seul puisqu'il reçoit son propre message sous une forme inversée. C'est lui qui sait, et non pas le supposé savoir. »³³

³³ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 10 mai 1977 ALI

Z comme Zug -> trait

Einzigergzug : trait unique, trait unaire.

« Une personne peut être indifférente et un trait unaire la base d'une identification. »³⁴

³⁴ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 16 novembre 1976 ALI

Selon Freud, lorsque l'objet est perdu, l'investissement qui se portait sur lui est remplacé par une identification qui est « partielle » extrêmement limitée et qui n'emprunte qu'un trait à la personne objet.

Le trait unaire est le signifiant en tant qu'il est une unité et en tant que son inscription réalise une trace, une marque. Le trait unaire parce qu'il permet le comptage, est le support de l'identification du sujet.

Freud montre que le sujet s'identifie à un trait unique de l'objet perdu. L'identification au trait unaire, qui est donc corrélative de la castration et de la mise en place du fantasme, constitue la colonne vertébrale du sujet.

Ainsi par exemple, le nom propre fonctionne comme trait car il compte une différence pure : il se transmet mais ne se traduit pas.

Le trait unaire est donc le signifiant, non d'une présence mais d'une absence effacée. Il s'agit donc d'une marque qui passant obligatoirement par ce point d'effacement, souligne à chaque réitération la différence.

Le rapport du manque au trait institue la logique même du signifiant dont le rôle est de signer à chacun de ses tours une différence. La question de l'existence surgit de cette alternance entre répétition et absence.

C'est parce qu'il est impossible de répéter qu'il est impossible de ne pas répéter. Loué soit le cor de Postillon, cet instrument dont on

n'est jamais sûr de tirer le même son...

Lacan dit que ce trait unaire nous intéresse parce que, ce n'est pas quelque chose qui a affaire spécialement avec une personne aimée.

« À quoi s'identifie-t-on à la fin de l'analyse ?

Est-ce que ça serait, ou ça ne serait pas, s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme.

[...] ça peut être le partenaire sexuel.

Le symptôme pris dans ce sens, c'est, pour employer le terme de connaître, c'est ce qu'on connaît le mieux, sans que ça aille très loin.

Alors qu'est-ce que ça veut dire connaître ?

Connaître veut dire savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller, le manipuler. Savoir y faire avec son symptôme. »³⁵

« La psychanalyse n'est pas une discipline du bonheur, mais pas non plus une culture du malheur. »³⁶

³⁵ J. Lacan, *L'insu que sait...*, Leçon du 11 janvier 1977 ALI

³⁶ Marie-José Latour, « 1, 2, 3 : la répétition », *L'en-je lacanien*, 2010